

TU NE SERAS POINT ADULTÈRE

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu ne commettras point d'adultère. » Mais, moi, je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà, dans son cœur, commis l'adultère avec elle.

Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la Géhenne. Et si ta main droite est pour toi une cause de chute, coupe-la et jette-la loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse et que ton corps tout entier n'aille pas dans la Géhenne.

Il a été dit aussi : « Si quelqu'un répudie sa femme, qu'il lui donne une lettre de divorce. » Mais, moi, je vous dis que quiconque répudie sa femme, si ce n'est pour cause d'infidélité, l'expose à commettre un adultère et que quiconque épouse une femme répudiée commet un adultère.

Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux hommes d'autrefois : « Tu ne te parjureras point mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. » Mais, moi, je vous dis de ne point jurer du tout ; ni par le ciel, car il est le trône de Dieu ; ni par la terre, car elle est son marchepied ; ni par Jérusalem, car c'est la ville du Grand Roi. Ne jure pas non plus par ta tête, parce que tu ne peux pas en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Que votre parole soit : oui, oui, ou : non, non ; tout ce qu'on ajoute vient du Malin.

(MATTHIEU, ch. V, v. 27 à 37.)

COMMENTAIRES

Après la règle des rapports sociaux, voici la règle du mariage, principe de la famille.

Toutes les anciennes religions ordonnent la fidélité corporelle. Le choix que deux fiancés font l'un de l'autre n'est libre qu'en apparence ; dans la très grande majorité des cas, le Destin pèse sur ce choix. Tels parents ne peuvent avoir que tels enfants ; car l'hérédité n'est pas seulement physiologique, ni l'atavisme social ; époux, parents, enfants se correspondent selon les lois inconnues des nécessités spirituelles ; les mariages les plus riches pour les âmes ne sont pas toujours, ne sont presque jamais les plus heureux au sens humain.

La polygamie, utile pour des races physiquement neuves, est un opportunisme comme cette licence du divorce, dans la loi de Moïse, au sujet de laquelle plus tard on questionnera Jésus. La monogamie seule permet à l'amour humain de sortir de la passion charnelle, puis de la passion sentimentale, pour aborder « les rivages heureux » où une tendresse fraternelle, pure, silencieuse dépasse les plus sublimes hauteurs du romantisme sentimental et fait pressentir à quelques couples d'époux prédestinés, dans les joies augustes des sacrifices réciproques, les sereines béatitudes de l'amour éternel.

Vu des cimes de l'Esprit, le mariage est une école très élémentaire ; vu d'ici-bas, il constitue un travail digne de tous nos soins parce qu'il offre les meilleures occasions d'atteindre au contrôle parfait de la volonté sur les gestes habituels de l'égoïsme, sur les manies où l'on s'enlise, sur les travers les plus mesquins, les opinions faciles et banales, sur tout cet ensemble d'hypocrisies et de mensonges à soi qui rendent trop souvent notre vie, à partir de l'âge mûr, si laide, si moutonnaire, si étroitement apathique et cristallisée. Deux époux qui, jusqu'à la mort, se seraient appartenus l'un à l'autre totalement, dont toutes les pensées, les goûts, les sensations auraient été des échanges spontanés, qui n'auraient, en tant qu'époux, vécu que l'un pour l'autre, sans une distraction, auraient atteint une intégrité, une netteté, une transparence intérieure qui les tiendraient prêts aux plus merveilleuses aventures le long de la route du Ciel. [...]

Nos cinq sens sont cinq portes grandes ouvertes aux tentations. Le moindre désir extraconjugal est un

vol au préjudice de l'autre époux et un attentat à l'intégrité de la personne qui en est l'objet ; ce qui constitue le péché, c'est le consentement intérieur, même s'il n'est point suivi de réalisation à laquelle peuvent mettre obstacle bien des circonstances. Souvenons-nous-en, toujours nos actes engendrent de multiples effets, nos désirs aboutissent à de multiples dols. Acquérons un respect plus grave de la liberté d'autrui et un sentiment plus profond de l'importance de nos propres promesses. Notre parole nous lie malgré nous dans le monde des Causes ; mais, dans le monde des Effets, sur cette terre en particulier, soyons-en réellement les esclaves volontaires. Toute la culture intégrale de l'être repose sur cette double et mutuelle relation du physique et du psychique ; il ne suffit pas de bien penser, il faut agir bien ; il ne suffit pas de bien agir, il faut penser bien. Les grands éducateurs ont fait la part la plus importante dans leurs méthodes au contrôle des idées, du sentiment, de l'imagination. Le plus subtil, en effet, domine le plus dense. Un acte peut être bon et sa pensée mauvaise ; mais si la pensée, l'intention, la volonté sont justes, loyales et pures, l'acte sera toujours bon, malgré les erreurs possibles de mise au point. Voilà pourquoi l'ascétisme religieux ordonne la pratique quotidienne de la méditation : une fois, deux fois, trois fois par jour, le disciple se met en face de lui-même, s'examine comme en se dédoublant, s'interroge, compare ses désirs et ses actes au Modèle divin, puis s'impose des réparations ou décrète des résolutions. Aucun système ne procure mieux la maîtrise psychique, et c'est cette habitude, dont l'influence rayonne peu à peu sur les objets profanes ou temporels de leurs actes, qui donne à beaucoup de prêtres et de moines l'autorité sur les consciences laïques, la profondeur dans les desseins, la constance dans les réalisations.

Mais ici je signalerai un piège aux chercheurs indépendants, aux spiritualistes libres. Ils peuvent être, ils sont persuadés de l'importance primordiale de ce que l'Évangile appelle la purification du cœur, de cette patiente culture qui élague de nos décisions ou de nos désirs tout élément d'égoïsme, de cupidité, de jouissance, de bénéfice personnel. Mais ils peuvent être, et ils sont souvent tentés de recourir, dans ce but, aux pratiques, plus ou moins savantes mais toujours illicites, des temples orientaux : entraînements respiratoires, concentrations mentales par immobilité du regard, attitudes spéciales, régimes alimentaires, drogues, méditations subjectives, contemplations et extases par l'aide des courants magnéto-telluriques, etc., etc. Toute une littérature, d'abord anglaise, puis américaine, puis allemande, française ou russe vulgarise en Occident ces artifices depuis une quarantaine d'années. Or, en Asie, où l'atmosphère seconde, le climat, les habitudes mentales et sociales, l'alimentation, l'hérédité physiologique concordent pour offrir à l'expérimentateur toutes les facilités, on ne compte guère, au dire des adeptes les plus autorisés, que quatre ou cinq réussites sur mille sujets. Combien plus, en Europe, où tout s'oppose à ce genre d'introspections, ne faut-il pas s'attendre, chez les étudiants téméraires, à des catastrophes pathologiques et psychologiques ?

Non, aucun procédé n'est meilleur, pour se conquérir soi-même, que la lutte tenace, incessante, infatigable contre les penchants égoïstes. Il faut, chaque matin, se préciser à soi-même le point sur lequel on a failli la veille et, coûte que coûte, n'y pas broncher tout le long du jour. Le plus petit détail importe : une phrase, l'accent fâché d'un mot, un doigt qui frémit, une paupière qui bat involontairement, tout cela vaut la peine d'être maîtrisé. Une détente paresseuse qu'on s'accorde une minute nous procurera sans doute tout à l'heure, pendant le travail, ou ce soir, à la prière, une longue et déconcertante distraction. Une grande faute est toujours la fille d'un petit oubli. Chaque laisser-aller creuse en nous comme une bouche ténébreuse de vampire où s'engouffrent invinciblement plus tard nos efforts vers l'ordre, vers l'organisation, vers la clarté. Aucun genre de vie n'exige plus de raison, de volonté précise, d'énergie, que la vie du disciple, quelle qu'en soit la forme sociale. Reconnaître son devoir d'un coup d'œil simple et sincère, puis l'accomplir quelque pénible ou quelque insignifiant qu'il paraisse : voilà la règle.

Quant à la tentation, la meilleure tactique pour la vaincre, c'est, non pas de s'exalter, de se répandre en élans tumultueux, mais au contraire de se tenir coi, tout petit, tout calme, tout discret. Vous avez vu bien souvent, autour de vous, des hommes s'agiter, gesticuler, crier : Non, je ne ferai pas cela ! et qui, au bout de quelques manœuvres de leur adversaire, finissaient par lui obéir ; tandis que tel autre, d'une voix tranquille, dit : Non, et rien ne lui fera jamais dire : Oui. Or le Tentateur sera toujours plus fort ou plus rusé que nous ; la violence et la ruse lui appartiennent ; mais le calme le désarme.

Et puis, la tentation n'est pas seulement de la psychologie ; tout se tient dans l'homme ; toute

perception peut devenir une pensée ; toute pensée aboutit à une modification du corps. Ce n'est donc pas mon esprit seul qui est tenté ; c'est encore tous ses rayons : l'esprit de mes oreilles, de mes yeux, de mes doigts. Si l'un de ces organes fait le mal, c'est parce que son principe animateur s'est égaré dans le pays du Mal ; or les cellules voyagent dans notre corps, comme les astres circulent dans le firmament. Un germe morbide amené dans le corps par les divagations d'un esprit vital peut donc infecter successivement toute la personne psychique ; et, si je laisse l'intelligence de ma main, par exemple, voler ou brutaliser, quand quelques-unes des cellules, des forces vivantes de cette main parviendront au cerveau, ma pensée deviendra voleuse ou meurtrière, et ma volonté ne pourra plus lui résister.

Si, à cette période grave de ma vie psychique, la tentation du meurtre me visite, alors, plutôt que de tuer, je ferai mieux de suivre l'Évangile à la lettre et de couper cette main définitivement corrompue. Quoique mon corps ne m'appartienne pas, quoique, en me mutilant, je commette un abus de pouvoir, le mal sera moins incurable, parce que partiel, que le mal plus complet que j'aurais engendré si j'avais obéi à l'impulsion de tuer.

Comme le Ciel, l'Enfer est partout ; ses douleurs purificatrices nous atteignent où que nous habitons ; impossible d'échapper au paiement. Si donc j'exerce sur mes membres l'impitoyable discipline dont parle ici le Christ, dans le but de me sauver, par crainte d'un dur avenir spirituel, je troque une douleur contre une autre, et je ne fais pas mon salut ; mais, si je ne suis mû à cette extrémité fanatique d'une mutilation qui choque si fort les délicatesses modernes que par les transports d'un repentir éperdu, le Père annulera les suites de ce remède violent, et m'accueillera quand même auprès de Lui.

Pour déconcertantes et barbares que ces idées puissent vous paraître, ne les rejetez pas de prime abord. Regardez l'effroyable fécondité d'une action mauvaise ; dénombrez-en les rejets dans l'ordre social, dans l'ordre intellectuel, dans la famille, dans la physiologie, dans les mondes invisibles aussi. Un péché ne corrompt pas que le pécheur ; chaque minute nous touchons des centaines de forces et d'êtres pour les pervertir ou pour les purifier. Regardez aussi l'univers de l'Amour, qui s'étend au-dessus de toute raison humaine et de toute justice naturelle ; et vous verrez que ces remèdes, où les chrétiens ordinaires ne veulent voir que des figures de rhétorique, sont une des formes de cette violence sainte à laquelle Jésus promet le Royaume des Cieux.

*

L'être humain est une agrégation de foyers vitaux très différents : les énergies physiologiques, les forces sentimentales, les facultés cérébrales, les fluides métapsychiques se trouvent en dissolution, dirais-je, dans le vase de la personnalité ; mais ce mélange complexe subsiste par la vertu d'une force indépendante que, pour fixer les idées, j'appellerai l'âme éternelle. Depuis le squelette minéral jusqu'à ces organes radieux par lesquels notre imagination atteint les sphères des idées pures et ces soleils invisibles qui sont les paradis de la connaissance et de la beauté, tout en nous reçoit la chaleur de cette flamme divine et se nourrit de sa lumière. Mais envisageons seulement la partie de nous-mêmes que délimite le champ de la conscience. C'est le champ de bataille de deux volontés adverses : l'une de Lumière, l'autre de Ténèbres. Celle-ci paraît plus forte que celle-là ; elle triomphe presque toujours en ce monde. Cependant elle ne subsiste que par la vertu de la première, qui est essentiellement la vie, et de qui tout être, même la mort, a besoin pour ne pas s'évanouir dans le Néant. Le corps physique porte les marques de ce combat intérieur ; il est constamment opprimé par l'influence du monde ténébreux, à laquelle il ne résiste que grâce à la force du monde lumineux. Tout acte est un prolongement de ce combat ; et ses conséquences se perpétuent, en bien ou en mal, selon que l'étincelle interne qui l'a évertué venait de la Lumière ou de l'Ombre.

Or, entre tous les types d'action, celui qui est propre à l'être humain, qui le distingue et le dignifie, qui lui permet d'exprimer le mieux sa vie intérieure, c'est la parole. Depuis le cri et le monosyllabe des idiomes primitifs jusqu'aux nuances infinies des idéogrammes anciens et des langages modernes affinés par les poètes, la parole reste le véhicule de la Vie universelle spécialisée dans l'individu, la forme mobile de nos forces les plus caractéristiques, c'est-à-dire les plus profondes, l'agent de toutes les communions malgré les distances du temps et les éloignements de l'espace. Dans son état pur, elle jaillit du centre et elle

atteint les centres ; elle résume l'attitude, le geste et la mimique ; excellemment réceptive à la volonté, elle sauve ou elle tue, elle enlève ou elle précipite, elle illumine ou elle enténèbre, selon l'intention qui la pousse au dehors.

Ainsi, parler est un acte grave, tout plein de forces qui veulent vivre, et d'esprits qui désirent. Notre futilité, notre méchanceté affaiblissent certes nos paroles ; notre sincérité, notre bonté les exaltent et les vivifient. C'est pourquoi les Anges du juste Juge comptent toute parole inutile comme la dilapidation d'une substance précieuse ; c'est pourquoi nos anges gardiens enregistrent nos promesses ; c'est pourquoi Jésus, connaissant notre étourderie, nous conseille de ne point faire de serments, c'est-à-dire de ne pas nous enchaîner par des liens indissolubles. Ne changeons-nous pas d'avis plusieurs fois par jour ? Ne brûlons-nous pas sans cesse ce que nous avons adoré ?

L'un des serments les plus redoutables, c'est celui de la fidélité conjugale, qui est l'alliance de deux cœurs, de deux chairs, de deux esprits vivants. Jurer par le ciel, ou par la terre, ou par notre tête, c'est se lier pour tout le temps que dureront ces témoins de notre promesse, et c'est déjà fort grave sans doute. Mais deux êtres humains, quand ils se lient l'un à l'autre, leur pacte est plus fort que n'importe quel jurement, parce que notre dignité l'emporte sur celle de toutes autres créatures. Selon la mesure temporelle, les astres et les démiurges sont bien plus grands que nous ; mais, selon la mesure éternelle, nous sommes les rois de toute la création.

C'est pourquoi le divorce des législations terrestres ne compte pour rien devant notre âme ; c'est pourquoi, dans les entretiens et dans les engagements ordinaires, il est préférable de ne dire que oui ou non, ou de subordonner nos promesses à la permission de Dieu ; c'est pourquoi, dans l'engagement du mariage, il faut le tenir coûte que coûte et ne se considérer comme dégagé que si l'autre époux a rompu le contrat en toute connaissance de cause. Les phrases grandiloquentes viennent d'une hypertrophie du Moi ; le disciple se fait faible et faillible ; aussi s'exprime-t-il sans hyperboles ; les mots reprennent dans sa bouche leur sens exact ; il n'use point de l'enflure à la mode ; il ne dit pas : C'est épouvantable, à propos d'un contretemps banal ; il ne fait pas de « littérature » ; comme son Maître, il parle simplement, parce qu'il se sent n'être qu'une toute petite chose dans l'univers énorme.

Ainsi, la promesse conjugale qui se noue par un monosyllabe : oui ! devant le maire et devant le prêtre, on pourrait dire d'elle, comme de toutes les grandes et graves actions, que le minimum de paroles suffit à nouer son lien parce qu'elle est grande et grave et inaliénable.

SÉDIR, *Le Sermon sur la Montagne*, 1927.

Je vis l'esprit d'un adultère qui venait d'entrer dans le monde des esprits. Sa langue pendait hors de sa bouche comme s'il mourait de soif, ses narines étaient ouvertes et ses bras étendus comme brûlés par un feu intérieur. Son aspect était si laid que mon âme se révolta à sa vue. Il avait dû laisser en quittant ce monde tout ce qui accompagne la luxure et la sensualité, et maintenant il courait furieux comme un chien enragé en criant :

« Maudite soit cette vie ! Car je ne puis plus mourir pour échapper à cette torture ! En effet l'esprit ne meurt plus, autrement je me tuerais de nouveau, comme je le fis jadis avec un revolver, pour échapper aux tortures de ce lieu qui sont bien pires que celles de la terre ! Que faire ? »

Sur ces mots, il s'enfuit vers les ténèbres rejoindre d'autres esprits malins où il disparut.

Un des saints dit alors : « Pécher n'est pas seulement commettre un acte coupable, mais une mauvaise pensée ou même un regard de convoitise est un péché. Ce péché ne concerne pas seulement le commerce illicite avec des courtisanes, mais aussi les excès d'animalisme avec une femme légitime. Un homme et sa femme sont unis non pour satisfaire leur sensualité, mais pour se soutenir et s'aider mutuellement, afin de passer leur vie avec leurs enfants au service de Dieu et pour sa gloire. Celui qui perd de vue ce but est coupable d'adultère lui aussi.

Sadhou Sundar SINGH, *Visions du monde spirituel*.

Qui peut croire aujourd'hui que le plaisir de l'adultère est l'enfer chez l'homme, et que le plaisir du mariage est le Ciel chez lui ; qu'ainsi autant l'homme est dans le premier de ces plaisirs, autant il n'est pas dans l'autre, car, autant l'homme est dans l'Enfer, autant il n'est pas dans le Ciel ? Qui peut croire aujourd'hui que l'amour de l'adultère est l'amour fondamental de tous les amours infernaux et diaboliques, et que l'amour chaste du mariage est l'amour fondamental de tous les amours Célestes et Divins ; qu'ainsi autant l'homme est dans l'amour de l'adultère, autant il est dans tout amour mauvais, sinon en acte, du moins en effort ; et que d'un autre côté autant l'homme est dans l'amour chaste du mariage, autant il est dans tout amour bon, sinon en acte, du moins en effort ? Qui peut croire aujourd'hui que celui qui est dans l'amour de l'adultère ne croit rien de la Parole, ni par conséquent rien de l'Église, et que même il nie Dieu dans son cœur ; et que d'un autre côté celui qui est dans le chaste amour du mariage est dans la charité et dans la foi, et aussi dans l'amour envers Dieu ; que, de plus, la chasteté du mariage fait un avec la religion, et que la débauche de l'adultère fait un avec le naturalisme ? La raison pour laquelle ces choses sont aujourd'hui ignorées, c'est que l'Église est à sa fin, et a été dévastée quant au vrai et quant au bien ; et lorsque l'Église est dans cet état, l'homme de l'Église vient, par l'influx de l'enfer, dans la persuasion que les adultères ne sont ni des choses détestables ni des abominations ; et par suite il vient aussi dans la foi que les mariages et les adultères diffèrent non dans leur essence, mais seulement quant à l'ordre, lorsque cependant il y a entre eux une différence telle que celle qui existe entre le Ciel et l'enfer ; qu'il y ait entre eux cette différence, on le verra dans la suite. De là vient donc que dans la Parole le Ciel et l'Église sont entendus dans le sens spirituel par les noces et les mariages, et que l'Enfer et le rejet de toutes les choses de l'Église, sont entendus dans le sens spirituel de la Parole par les adultères et par les scortations.

Puisque l'adultère est l'enfer chez l'homme, et que le mariage est le Ciel chez lui, il s'ensuit qu'autant l'homme aime l'adultère, autant il s'éloigne du Ciel, et que par conséquent les adultères ferment le Ciel et ouvrent l'enfer ; c'est là ce qu'ils produisent, en tant qu'on les croit permis, et qu'on les perçoit plus agréables que les mariages : c'est pourquoi l'homme qui confirme en lui les adultères et les commet avec la permission et le consentement de sa volonté, et qui a en aversion les mariages, se ferme le Ciel, jusqu'à ne plus croire enfin à rien de l'Église ou de la Parole ; il devient absolument homme sensuel et, après la mort, esprit infernal ; car, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, l'adultère est l'enfer, et par suite l'homme adultère est la forme de l'enfer. Puisque l'adultère est l'enfer, il s'ensuit que si l'homme ne s'abstient des adultères, ne les fuit et ne les a en aversion comme infernaux, il se ferme l'entrée du Ciel, et n'en reçoit pas le moindre influx ; [...].

Que le mariage soit le Ciel, et que l'adultère soit l'Enfer, cela ne peut pas être mieux vu que d'après leur origine. L'origine de l'amour vraiment conjugal est l'amour du Seigneur à l'égard de l'Église ; de là, le Seigneur est nommé dans la Parole fiancé et époux, et l'Église fiancée et épouse ; c'est par ce mariage que l'Église est Église dans le commun et dans la partie, l'Église dans la partie étant l'homme dans lequel il y a l'Église ; de là il est évident que la conjonction du Seigneur avec l'homme de l'Église est l'origine même de l'amour vraiment conjugal. Mais il va aussi être dit comment cette conjonction peut en être l'origine : La conjonction du Seigneur avec l'homme de l'Église est la conjonction du bien et du vrai ; du Seigneur vient le bien, et chez l'homme est le vrai ; de là la conjonction qui est appelée mariage céleste, mariage par lequel existe l'amour vraiment conjugal entre deux époux, qui sont dans une telle conjonction avec le Seigneur : par là on voit d'abord que l'amour vraiment conjugal vient du Seigneur seul, et est chez ceux qui sont par le Seigneur dans la conjonction du bien et du vrai ; comme cette conjonction est réciproque, elle est décrite par le Seigneur lorsqu'il dit qu'« Ils sont en Lui, et Lui en eux ». – Jean, XIV, 20. – Cette conjonction ou ce mariage a été établi ainsi par création : l'homme a été créé pour être entendement du vrai, et la femme pour être affection du bien, par conséquent l'homme pour être le vrai, et la femme pour être le bien ; lorsque l'entendement du vrai, qui est chez l'homme, fait un avec l'affection du bien qui est chez la femme, il y a conjonction des deux mentals en un ; cette conjonction est le mariage spirituel, d'où descend l'amour conjugal ; car lorsque les deux mentals ont été conjoints de manière qu'ils sont comme un

seul mental, il y a entre eux amour ; cet amour, qui est l'amour du mariage spirituel, devient l'amour du mariage naturel, quand il descend dans le corps. Que cela soit ainsi, c'est ce que chacun, s'il le veut, peut clairement percevoir ; les époux qui s'aiment mutuellement et réciproquement à l'intérieur quant aux mentals, s'aiment aussi mutuellement et réciproquement quant aux corps : il est notoire que tout amour descend dans le corps d'après l'affection du mental, et que sans cette origine il n'existe aucun amour. Maintenant, comme l'origine de l'amour conjugal est le mariage du bien et du vrai, mariage qui dans son essence est le Ciel, il est bien évident que l'origine de l'amour de l'adultère est le mariage du mal et du faux, mariage qui dans son essence est l'enfer. Si le Ciel est le mariage, c'est parce que tous ceux qui sont dans les Cieux sont dans le mariage du bien et du vrai ; et si l'enfer est l'adultère, c'est parce que tous ceux qui sont dans les enfers sont dans le mariage du mal et du faux ; de là résulte que le mariage et l'adultère sont entre eux aussi opposés que le Ciel et l'Enfer. [...]

On peut voir combien les mariages sont saints en eux-mêmes, c'est-à-dire de création, en ce qu'ils sont les pépinières du genre humain ; et comme le Ciel Angélique vient du genre humain, ils sont aussi les pépinières du Ciel ; par conséquent les mariages remplissent d'habitants non seulement les terres, mais encore les Cieux : et puisque la fin de toute création est le Genre humain et par suite le Ciel, où le Divin Même habite comme dans ce qui est sien, et comme en soi, et que la procréation des hommes a été instaurée selon l'Ordre Divin par les mariages, on voit combien les mariages sont saints en eux-mêmes, ainsi de création, et combien par conséquent ils doivent être saints. La Terre, il est vrai, peut être aussi bien remplie d'habitants par les fornications et les adultères que par les mariages, mais non le ciel, par la raison que l'enfer vient des adultères, et que le Ciel vient des mariages : si l'enfer vient des adultères, c'est parce que l'adultère vient du mariage du mal et du faux, ce qui fait que l'enfer dans tout le complexe est nommé adultère ; et si le Ciel vient des mariages, c'est parce que le mariage vient du mariage du bien et du vrai, ce qui fait aussi que le Ciel dans tout le complexe est nommé Mariage, comme il a été déjà montré. [...] Quand les procréations du genre humain se font par des Mariages dans lesquels règne par le Seigneur un saint amour du bien et du vrai, alors il arrive dans les terres ce qui arrive dans les Cieux, et le Royaume du Seigneur dans les terres correspond au Royaume du Seigneur dans les Cieux ; en effet, les Cieux consistent en sociétés disposées en ordre selon toutes les variétés des affections célestes et spirituelles ; par cette ordination existe la forme du Ciel, laquelle surpasse éminemment toutes les formes qui sont dans l'univers ; il y aurait une semblable forme dans les terres si les procréations s'y faisaient par des Mariages dans lesquels règne l'amour vraiment conjugal ; [...]. Il m'a été dit du Ciel qu'une telle correspondance des familles dans les terres, avec les sociétés dans les Cieux, avait existé chez les Très-Anciens par lesquels a été instaurée sur cette Terre la Première Église, qui fut aussi nommée par les écrivains Anciens siècle d'or, par la raison qu'alors régnaient l'amour envers le Seigneur, l'amour mutuel, l'innocence, la paix, la sagesse, et la chasteté dans les mariages ; et il m'a aussi été dit du Ciel qu'on avait alors intérieurement de l'horreur pour les adultères comme pour des choses abominables de l'enfer.

Il a été dit ci-dessus que le Ciel vient des Mariages, et que l'Enfer vient des Adultères ; il va être dit maintenant comment cela doit être entendu. Les maux héréditaires dans lesquels l'homme naît ne viennent pas d'Adam en raison de ce qu'il a mangé de l'Arbre de la science, mais ils viennent des parents à cause de l'adultération du bien et de la falsification du vrai, par conséquent à cause du mariage du mal et du faux, mariage d'après lequel existe l'amour de l'adultère ; l'amour régnant des parents est par transmission dérivé et transféré dans la race, et il devient la nature de la race ; si l'amour des parents est l'amour de l'adultère, il est aussi l'amour du mal pour le faux et du faux pour le mal ; de cette origine vient tout mal chez l'homme, et par le mal l'enfer est chez lui. De là, il est évident que l'enfer chez l'homme vient des adultères, si l'homme n'est pas réformé par le Seigneur au moyen des vrais et d'une vie selon les vrais ; et aucun homme ne peut être réformé s'il ne fuit pas les adultères comme infernaux et n'aime pas les mariages comme célestes ; c'est ainsi, et non autrement, que le mal héréditaire est brisé, et devient plus doux dans la race. [...]

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que l'on croie que le plaisir du mariage et le plaisir de l'adultère sont semblables, mais toujours est-il qu'il y a entre eux la différence dont il vient d'être parlé : toutefois cette différence ne peut être ni discernée ni sentie par aucun autre que par celui qui est dans le plaisir de l'amour conjugal ; celui qui est dans ce plaisir sent manifestement que dans le plaisir du mariage il n'y a rien d'impur ni d'impudique, par conséquent rien de lascif ; et que dans le plaisir de l'adultère il n'y a rien qui ne soit impur, impudique et lascif ; il sent que ce qui est impudique monte d'en bas, et que ce qui est chaste descend d'en haut ; mais celui qui est dans le plaisir de l'adultère ne peut pas sentir cela, parce qu'il sent l'inférieur comme étant son supérieur. De là il résulte que l'amour du mariage, même dans son dernier acte, est la pureté même et la chasteté même, et que l'amour de l'adultère dans ses actes est l'impureté même et l'impudicité même. [...]

Emmanuel SWEDENBORG, *Explication du Décalogue*, 1764.

« Tu ne commettras pas d'adultère. » Ce commandement est particulièrement important, car il englobe tout ce qui est lié aux désirs charnels. Il concerne l'orientation des sens, la jouissance débridée sur le champ sexuel. J'ai Moi-même donné le droit à l'union sexuelle avec les Paroles : « Croissez et multipliez... » J'ai Moi-même créé les hommes de sorte que les corps de l'homme et de la femme désirent ardemment l'unification, mais cette dernière a seulement un but de multiplication, et vu que l'homme est en possession de la libre volonté, il est laissé libre de se dominer ou bien de jouir à fond de façon débridée.

Ce qui, d'une part, est béni par Moi peut, d'autre part, être une occasion extrêmement bienvenue pour l'adversaire d'inciter l'homme au péché, ce dont celui-ci sera toujours rendu conscient, car tout exercice, toute exaltation des désirs physiques rabaisse l'homme et le place encore au-dessous de l'animal, qui ne fait ainsi que suivre son instinct naturel conformément à la loi de la nature. Mais si l'homme a la liberté de sa volonté, c'est parce qu'il doit se dépasser lui-même, parce qu'il doit repousser son corps pour aider son âme à s'élever. Les pulsions sensuelles sont le plus grand obstacle à la spiritualisation de l'âme. Et pourtant, J'ai créé l'homme de telle sorte que la concupiscence charnelle puisse lui faire beaucoup de mal s'il se laisse dominer par elle, s'il n'a pas la volonté de résister aux tentations, derrière lesquelles se tient toujours Mon adversaire.

C'est un commandement sérieux que Je vous ai donné : ne pas commettre d'adultère. Or, l'adultère est tout mode de vie impur qui, en réalité, est une conduite illicite contre Ma loi d'ordre, un abus du processus naturel de la procréation destiné à susciter la vie humaine. L'amour pur et désintéressé doit permettre à deux personnes de se trouver l'une l'autre, et la procréation effectuée dans un tel amour ne sera jamais un péché, car elle correspond à Ma loi éternelle de l'ordre. Mais sans amour, toute ivresse des sens n'est que le plus grand danger pour l'âme, qui s'enfonce dans la nuit spirituelle et a du mal à s'en relever. L'envie de la chair est l'amour de soi dans le plus grand degré, il étouffe tout amour désintéressé pour le prochain, car rien n'est sacré pour un tel homme, il n'honore ni ne respecte son prochain, mais ne fait que l'exploiter ; il prend ce qui ne lui appartient pas, et pèche donc de bien des manières contre le commandement de l'amour du prochain.

Celui dont l'âme aspire sincèrement à l'élévation sait qu'il ne doit pas se laisser aller sans retenue, parce qu'il sent bien que l'âme est ainsi tirée vers le bas et qu'elle doit alors lutter incroyablement pour parvenir à nouveau à l'élévation. Un mariage juste ne rencontrera jamais Ma désapprobation, sinon Je n'aurais pas créé les hommes pour qu'ils se reproduisent eux-mêmes, mais les limites peuvent facilement être dépassées, et tout dépassement est une rupture du mariage voulu de Moi par la loi naturelle, de la cohabitation de l'homme et de la femme en vue de la reproduction du genre humain.

Mais Je connais la nature des hommes, Je connais la faiblesse de leur volonté et l'influence extrêmement forte de Mon adversaire. Je ne condamne pas ceux qui pèchent, mais Je leur donne le commandement pour leur propre bénéfice, et celui qui l'observe se tient dans l'amour pour Moi et pour son prochain, et il grimpera plus facilement sur le chemin des hauteurs que ceux qui laissent libre cours à leurs pulsions physiques au détriment de leur âme.

Bertha DUDDE, message n° 4979 du 4 octobre 1950.